

Chapitre 1

J'amorçai un coup violent sur le nez, puis roulai sur lui, saisis son cou à pleines mains et commençai à serrer. Après la douleur, l'insondable humiliation, la rage qui émanait de moi était totalement pure et saine. Il m'agrippa les poignets et tenta péniblement de repousser mes doigts. Il faisait des bruits rauques, implorants, et progressivement je pris conscience qu'il prononçait mon nom.

Ça ne faisait pas partie du souvenir.

Et je n'étais pas de retour dans cette cabane au milieu des champs de coton. J'étais sur un lit large et ferme, et non un lit rouillé et affaissé.

— Lily ! Arrête !

La pression sur mes poignets augmenta.

Je n'étais pas au bon endroit – ou plutôt, *ce* n'était pas le bon endroit.

— Lily !

L'homme, ce n'était pas le bon... enfin, le mauvais.

Je lâchai prise et me précipitai à bas du lit avant de reculer dans un coin de la pièce. La respiration pénible

et hachée, je sentais mon cœur battre bien trop fort dans mes oreilles.

Une lumière s'alluma et m'aveugla un instant. Une fois habituée à la luminosité, je pris conscience, avec une lenteur angoissante, que c'était Jack qui se trouvait en face de moi. Jack Leeds. Jack saignait du nez et son cou était strié de marques rouges.

C'était moi qui lui avais fait ça.

J'avais mis toutes mes forces à essayer de tuer l'homme que j'aimais.

— Je sais que tu ne veux pas, mais ça pourrait peut-être t'aider, me disait Jack, la voix altérée par le gonflement de son nez et de sa gorge.

Je faisais mon possible pour ne pas avoir l'air maussade. Je ne voulais pas participer à une foutue thérapie de groupe. Je n'aimais pas parler de moi, et n'était-ce pas le but d'une thérapie ? D'un autre côté, et c'était un point décisif, il était hors de question que je frappe Jack de nouveau.

Premièrement, les coups constituent une terrible insulte pour l'homme que l'on aime.

Deuxièmement, Jack risquait éventuellement de me rendre mes coups. Compte tenu de sa force, ce n'était pas un facteur négligeable.

Plus tard, donc, ce matin-là, quand Jack fut parti rejoindre un client à Little Rock, je composai le numéro inscrit sur le flyer que nous avions récupéré à l'épicerie. Imprimé sur du papier vert vif, il avait attiré l'attention de Jack pendant que j'achetais des timbres au kiosque devant le magasin.

Il disait :
VOUS AVEZ ÉTÉ VICTIME D'UNE AGRESSION
SEXUELLE ?
VOUS VOUS SENTEZ SEULE ?
APPELEZ DÈS AUJOURD'HUI LE 237-7777
REJOIGNEZ LE GROUPE DE THÉRAPIE
PLUS JAMAIS SEULE !

— Centre de soins du comté d'Hartsfield, bonjour, annonça une voix de femme.

Je me raclai la gorge.

— J'aimerais en savoir plus sur le groupe de thérapie pour les victimes de viol, dis-je de la voix la plus égale possible.

— Bien sûr, répondit la femme d'une voix tout à fait neutre, qui s'appliquait si bien à ne pas porter de jugement que j'en vins à grincer des dents. Le groupe se réunit le mardi soir à 20 heures, ici au Centre. Inutile de me donner votre nom à ce moment-là, entrez simplement par la porte du fond, vous savez, celle qui donne directement sur le parking des employés. Vous pouvez aussi vous garer là.

— Très bien, dis-je. (J'hésitai avant de poser la question cruciale.) Combien ça coûte ?

— Nous bénéficions d'une subvention, répondit-elle. C'est gratuit.

L'argent des contribuables à l'œuvre. D'une certaine manière, je me sentis un peu mieux.

— Dois-je dire à Tamsin que vous serez présente ? demanda la femme.

Elle était définitivement du coin ; je le savais au nombre de syllabes que comptait chacun de ses mots.

— Laissez-moi y réfléchir, lui dis-je, soudain effrayée à l'idée de faire un pas en avant qui alourdirait sans le moindre doute ma souffrance.

Carol Althaus vivait en plein chaos. J'avais laissé tomber tous mes clients sauf trois, et j'aurais voulu que Carol fasse partie des évincés, mais j'avais eu pitié d'elle, comme cela m'arrive rarement, et je l'avais gardée. Je ne m'occupais plus que de Carol, des Winthrop et des Drinkwater, et je les avais tous les trois le lundi. Je retournais chez les Winthrop le jeudi mais restais disponible les autres jours pour les courses inhabituelles ou les ménages exceptionnels. Et je travaillais également pour Jack, ce qui rendait mon emploi du temps passablement compliqué.

D'après mon analyse de la situation, si le chaos régnait chez Carol, elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même, mais c'était tout de même le bazar, et moi, j'aimais l'ordre.

La vie de Carol avait échappé à son contrôle quand elle avait épousé Jay Althaus, un commercial divorcé et père de deux garçons. Il avait obtenu la garde de ses enfants, et c'était tout à son honneur. En revanche, il était sans cesse sur les routes et, même s'il avait peut-être été amoureux de Carol – qui était séduisante dans le genre anémique, religieuse et stupide –, il avait surtout besoin d'une baby-sitter à domicile. Il l'avait donc épousée et, malgré leur expérience précédente avec les deux garçons, ils avaient eu leurs propres bébés, deux filles. J'avais commencé à travailler pour Carol quand elle était enceinte de la seconde, qu'elle vomissait tous les jours et restait mollement assise dans un fauteuil le reste du temps. Une seule et unique fois, j'avais gardé

tous les enfants pendant une journée et demie, quand Jay avait eu un accident de voiture hors de la ville.

Ces enfants n'étaient probablement pas démoniaques. Il était même possible qu'ils soient assez normaux. Mais tous ensemble, c'était l'enfer.

Et c'était l'enfer pour la maison, aussi.

Carol aurait eu besoin de moi au moins deux fois par semaine, pendant six heures d'affilée. Elle ne pouvait se permettre de me payer que quatre heures par semaine, à peine. Mais je rentabilisais son argent mieux que quiconque.

Pendant l'année scolaire, Carol arrivait presque à faire face. Heather et Dawn, âgées de cinq et trois ans, étaient toujours à la maison, mais les garçons (Cody et Tyler) allaient à l'école. L'été, c'était une autre paire de manches.

Nous étions fin juin, les enfants étaient donc à la maison depuis près de trois semaines. Carol les avait inscrits dans quatre écoles bibliques. La Première Église baptiste et l'Église centrale méthodiste avaient déjà achevé leurs programmes d'été, la maison était donc jonchée de poissons et de pains en papier collés sur des assiettes en carton, de moutons faits de boules de coton et de bâtons de popsicle, et de dessins grossiers représentant des pêcheurs en train de remonter des filets remplis de gens. Et l'on attendait encore la rentrée des écoles de l'Église réunie de Shakespeare (une coalition fondamentaliste) et des Écoles bibliques épiscopaliennes et catholiques conjuguées.

J'entrai avec ma propre clé et trouvai Carol debout au milieu de la cuisine, occupée à essayer de démêler les nœuds dans les longues boucles de Dawn. La petite fille gémissait. Elle portait une chemise de nuit avec des imprimés « Winnie l'Ourson », des chaussures à talons

en plastique pour enfant et s'était servie du maquillage de sa mère.

Je parcourus la cuisine des yeux et commençai à rassembler la vaisselle éparpillée au rez-de-chaussée. Quand, une minute plus tard, je pénétrai de nouveau dans la cuisine les bras chargés de verres sales et de deux assiettes trouvés par terre dans le salon, Carol était toujours à la même place, une expression ironique sur le visage.

— Bonjour, Lily, dit-elle d'une voix lourde de sens.

— Bonjour, Carol.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non.

Pourquoi en parler à Carol ? Serait-elle rassurée quant à mon bien-être si je lui disais que j'avais essayé de tuer Jack, la nuit précédente ?

— Vous pourriez dire bonjour quand vous entrez, reprit Carol, avec ce petit sourire flottant toujours sur ses lèvres.

Dawn leva la tête vers moi avec la même fascination que si j'avais été un cobra. Ses cheveux étaient toujours dans une sacrée pagaille. J'aurais pu régler ça en cinq minutes avec une paire de ciseaux et une brosse, et cette idée me parut très tentante.

— Excusez-moi, j'étais ailleurs, dis-je poliment à Carol. Vous voulez que je fasse quelque chose de particulier aujourd'hui ?

Carol secoua la tête, ce même petit sourire sur le visage.

— Seulement la magie habituelle, dit-elle avec une sorte d'ironie désabusée, avant de se repencher sur la tête de Dawn.

Alors qu'elle passait le peigne dans les cheveux de la petite, le plus âgé des garçons entra comme une tornade dans la cuisine, vêtu d'un maillot de bain.

— Maman, je peux aller me baigner ?

Carol avait transmis son teint clair et ses cheveux bruns à ses deux filles, mais les garçons tenaient, je suppose, de leur mère : ils étaient tous deux roux avec le visage constellé de taches de rousseur.

— Où ça ? demanda Carol en nouant les cheveux de Dawn avec un élastique jaune.

— Chez Tommy Sutton. J'étais invité, lui affirma Cody. Je peux y aller à pied tout seul, tu te rappelles ?

Cody avait dix ans et Carol avait établi un périmètre dans le quartier qu'il pouvait emprunter tout seul.

— D'accord. Sois là dans deux heures.

Tyler fit irruption dans la cuisine en hurlant de colère.

— C'est pas juste ! Je veux aller me baigner !

— T'étais pas invité, railla Cody. Moi, si.

— Je connais le frère de Tommy ! Je pourrais y aller !

Tandis que Carol fit la loi, je remplis le lave-vaisselle et nettoyai les surfaces de la cuisine. Tyler partit s'enfermer dans sa chambre à grand renfort de portes qui claquent. Dawn s'éloigna pour jouer avec ses Lego et Carol quitta la pièce si précipitamment que je me demandai si elle n'était pas malade. Heather apparut à côté de mon coude pour épier chacun de mes gestes.

Je ne suis pas vraiment fanatique des enfants. Ce n'est pas comme si je ne les aimais pas, mais on ne peut pas dire que je les aime non plus. Je les aborde individuellement, comme avec les adultes. J'appréciais presque la petite Heather Althaus. À l'automne, elle aurait l'âge d'entrer en maternelle ; elle avait des cheveux courts et faciles à peigner depuis le coup de ciseaux radical fait maison qui avait fait couler les larmes de Carol, et elle essayait d'être autonome. Heather me jeta un regard solennel, me dit : « Salut, mademoiselle Lily » et sortit une gaufre surgelée du réfrigérateur. Après l'avoir

placée dans le grille-pain, elle se servit elle-même une assiette, un couteau et une fourchette qu'elle posa sur la table. Elle portait un short vert citron et un tee-shirt de la couleur bleu d'un martin-pêcheur, une association pas très heureuse, mais elle s'était habillée toute seule, et ce fait était déjà respectable. En guise de récompense, je lui versai un verre de jus d'orange et le posai devant elle. Tyler et Dawn traversèrent la cuisine au trot pour se rendre dans le jardin clôturé.

Pendant un moment qui fut assez agréable, Heather et moi partageâmes la cuisine en silence. Tout en mangeant sa gaufre, Heather leva les pieds l'un après l'autre pour me laisser passer le balai, et déplaça sa chaise quand je lavai le sol.

Lorsqu'il ne resta plus qu'une petite flaque de sirop dans l'assiette, Heather déclara :

— Ma maman va avoir un bébé. Elle dit que le Seigneur va nous donner un petit frère ou une petite sœur. Elle dit qu'on ne peut pas choisir.

Je pris appui sur le balai quelques instants pour considérer cette nouvelle. Voilà qui expliquait les bruits déplaisants qui provenaient de la salle de bains. Je ne sus quoi répondre, alors je me contentai de hocher la tête. Heather se tortilla pour descendre de sa chaise et courut allumer le ventilateur du plafond pour que le sol sèche plus vite, comme je le faisais toujours.

— C'est vrai que le bébé ne va pas arriver avant longtemps ? me demanda la petite fille.

— C'est vrai, acquiesçai-je.

— Tyler dit que le ventre de Maman va devenir gros comme une pastèque.

— C'est vrai aussi.

— Est-ce qu'ils vont l'ouvrir avec un gros couteau, comme Papa fait avec les pastèques ?

— Non, dis-je en espérant ne pas mentir. Et elle n'éclatera pas non plus, ajoutai-je pour dissiper une angoisse potentielle.

— Comment il va sortir, le bébé ?

— Les mamans aiment expliquer ça à leur manière, répondis-je après avoir réfléchi quelques secondes.

J'aurais bien voulu lui répondre franchement, mais je ne pouvais pas usurper le rôle de Carol.

À travers les portes vitrées du jardin (portes constamment repeintes d'empreintes de doigts), je vis que Dawn avait emporté ses Lego dans le bac à sable. Il allait falloir les laver. Tyler tirait à l'aide d'un faux pistolet sur une bouteille d'eau en plastique assez éloignée, qu'il avait remplie d'eau. Tous deux semblaient assez sages et *a priori*, je ne voyais aucun danger. Je me souvins de revenir les surveiller dans cinq minutes, puisque Carol était définitivement indisposée.

Heather sur les talons, je me rendis dans la chambre qu'elle partageait avec sa sœur et changeai les draps. Je songeai que d'une seconde à l'autre la petite fille aurait épuisé son capital de concentration et irait trouver autre chose à faire. Mais, au contraire, elle s'assit sur une petite chaise Fisher-Price et m'observa avec une attention soutenue.

— Tu n'as pas *l'air* folle, me dit-elle.

Je me figeai et lui jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Je ne le suis pas, répliquai-je d'une voix neutre et catégorique.

Il m'était difficile de comprendre exactement pourquoi j'étais blessée, mais c'était le cas. Voilà une chose bien absurde pour laquelle gaspiller son émotion : les mots répétés d'une enfant qui les avait apparemment entendus de la bouche d'un adulte.

— Alors pourquoi tu vas marcher toute seule en pleine nuit ? C'est effrayant de faire ça, non ? Il n'y a que les fantômes et les monstres dehors, la nuit.

La première réponse qui me vint à l'esprit fut que j'étais moi-même plus effrayante que n'importe quel fantôme ou monstre. Voilà qui risquait difficilement de rassurer une petite fille, et d'autres idées avaient déjà commencé à germer dans ma tête.

— Je n'ai pas peur la nuit, dis-je, ce qui était très proche de la vérité.

Je n'étais pas plus angoissée, désormais, la nuit que le jour, ça, c'était certain.

— Alors tu fais ça pour leur montrer que tu n'as pas peur ? me demanda Heather.

La même douleur déchirante que celle que j'avais ressentie en voyant le nez ensanglanté de Jack s'empara de moi. Je me redressai, les draps sales dans les bras, et observai la petite fille pendant un long moment.

— Oui, dis-je. C'est exactement ça.

Je sus alors immédiatement que, le lendemain soir, j'allais assister à cette séance de thérapie. Il était temps.

Pour l'instant, j'expliquai à Heather comment faire un lit avec des plis d'hôpitaux.